Athènes, le 9 Juillet 1876

LE MESSAGER
D' ATHÈNES
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
ATHÈNES

Cher ami,

Je commencerai par vous remercier de votre bonne lettre de Vichy; je l'ai publiée, en grande partie dans le Messager où vous devez l'avoir lue.

Vous devez savoir que M. Schliemann est de retour à Athènes depuis une semaine. Il n'a pu obtenir son firman pour continuer ses fouilles à Hisarlik. Les Turcs ont trop de choses à faire en ce moment pour s'occuper d'antiquités. Mais entre nous, ils sont trop mécontents de M. Schliemann pour songer à lui être agréable en quoi que ce soit.

Je comptais vous écrire par le dernier courrier, mon cher ami, pour vous dissuader de faire en ce moment un voyage dans la Troade. Si je ne l'ai pas fait c'est que l'insuccès de M. Schliemann m'en a en quelque

sorte dispensé. Néanmoins je tiens beaucoup à vous dire ce que vos ennemis ont fait répandre ici dans l'intention de vous nuire. Ils ont dit et répété que vous alliez à Hsarlik sous les ordres et en quelque sorte aux gages de M. Schliemann. En d'autres termes que vous auriez consenti à travailler sous les ordres de ce monsieur pour une faible rémunération. Si des Grecs ne m'avaient répété ces propos, j'aurais cru que Gabriel et Gaspary continuaient à vous en vouloir parceque vous n'avez pas épargné à Paris le ministre de France qui s'était si-lâchement conduit à votre égard. Je n'affirme rien, mais je ne serai pas surpris si ces bruits calomnieux étaient sortis de la légation. Il est certain qu'ici l'on a été beaucoup surpris d'apprendre que vous reveniez pour le compte de M. Schliemann les fouilles que celui-ci avait été forcé d'interrompre. Je sais aussi, cher ami, qu'à Cowple il a mis votre nom en avant comme une garantie que les scènes que vous savez ne se seraient pas reproduites à Hsarlik.

Je ne crois pas devoir vous cacher, cher ami, des choses qui vous intéressent à ce point. Mais je vous avrai également engagé de consulter des médecins avant de vous rendre dans un pays aussi malsain que la Troade. Il y a eu, en été, beaucoup de fièvres dans ce pays; ceux qui y voyagent portent avec eux une grande provision de quinine et en reviennent souvent bien pâles. Ne pensez-vous pas qu'il serait dangereux pour vous de tomber malade dans un pays où tous les secours de la science vous feraient défaut?

Je crois que d'autres que moi vous auraient donné l'avis d'ajourner au moins votre voyage en Troade. Si vous avez besoin de mener une vie plus active, vous auriez pu faire

un voyage dans les îles de la Grèce où il fait si beau en cette saison, sans beaucoup de frais. Le gouvernement hellénique vous donnerait peut-être des lettres recommandations pour toutes les autorités civiles et militaires qui, de leur côté, seraient enchantées de vous recevoir.

Nous ne bougerons pas ici. La querelle des Slaves ne nous regarde pas trop. Les nouvelles de la guerre sont contradictoires. On se bat, paraît-il, toujours sur la frontière. Beaucoup de sang a peut-être coulé déjà et on ne parle pas encore d'intervention. Je crains que les chrétiens ne soient écrasés à la longue, car ils sont moins nombreux que les Turcs. Et la Prusse qui les a poussés à la guerre les laissera-t-elle écraser? Les émissaires panslavistes, qui sont arrivés ici, on dit s'apercevoir que les Grecs ne peuvent plus s'entendre avec les Slaves, qui veulent leur faire changer de servitude. Aussi n'ont-ils rien fait, ne feront-ils rien. La Prusse a cru pouvoir pousser les Grecs, ou du moins les

particuliers moins influents, à créer des embarras au gouvernement. Elle en a été pour ses frais. Décidément son influence est morte chez les Hellènes.

Le gouvernement hellénique a engagé les Grecs de Turquie à rester tranquilles. Toute monde approuve sa conduite. Cependant si la guerre se prolongeait pendant un an comme en Herzégovine, il ne serait pas impossible que les sujets grecs de la Porte ne prissent les armes. La Grèce serait alors entraînée comme l'ont été les Serbes et les Monténégrins et la guerre prendrait un caractère on ne peut plus général; les Roumains eux-mêmes passeraient peut-être le Danube.

On croit ici que la guerre sera bientôt terminée, que les puissances européennes interviendront pour faire

cesser les hostilités lorsqu'elles verront que si les Turcs sont impuissants à réduire les Havas, ces derniers ne peuvent remporter de victoires décisives contre un ennemi trois fois plus nombreux et qui se recrute avec beaucoup plus de facilité.

Vous savez qu'il est fait des fouilles derrière l'Acropole. Elles ont déjà donné d'excellents résultats. Ce qui a été publié de mieux jusqu'ici vous le trouverez dans les journaux que je vous envoie par ce même courrier.

Ma femme a eu une charmante lettre de Mme Bérnard. Elle ne peut lui répondre maintenant parce que Jeanne est bien malade. Elle a une bronchite. Le médecin nous dit qu'il n'y a pas de danger. Cependant nous sommes très inquiets.

Vos compliments les plus affectueux à ces dames. Une cordiale poignée de main de votre tant dévoué

A. Zillutanodi